

La mémoire du cours classique : les années aigres-douces des récits autobiographiques de Claude Corbo (Montréal, Éditions Logiques, 2000, 445 p.)

Jules Tessier

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005156ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005156ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, J. (2001). Review of [*La mémoire du cours classique : les années aigres-douces des récits autobiographiques* de Claude Corbo (Montréal, Éditions Logiques, 2000, 445 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (11), 23–27.
<https://doi.org/10.7202/1005156ar>

LA MÉMOIRE DU COURS CLASSIQUE :
LES ANNÉES AIGRES-DOUCES
DES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES

de CLAUDE CORBO
(Montréal, Éditions Logiques, 2000, 445 p.)

Jules Tessier
Université d'Ottawa

Ainsi que le sous-titre le laisse deviner, pour faire revivre l'institution plusieurs fois séculaire du cours classique, l'ex-recteur de l'Université du Québec à Montréal a choisi d'aller puiser ses informations dans des récits autobiographiques. La trouvaille est rien de moins qu'astucieuse, car, en ayant recours à ces témoignages, Claude Corbo a évité deux écueils opposés mais également menaçants, soit se laisser entraîner dans un traité apologétique ringard et nostalgique, à l'image de cette énorme glorification du cours classique, ce pavé colossal de 720 pages intitulé *Nos humanités*¹ (on notera l'emploi révélateur de l'adjectif possessif), dont l'auteur est l'abbé Georges Courchesne, futur archevêque de Rimouski, ou encore se lancer dans une activité *in* en adressant un autre réquisitoire au clergé et aux communautés religieuses qui avaient fait du cours classique leur chose. Soit dit en passant, Clara Gutsche, cette artiste d'origine américaine qui a sillonné le territoire québécois afin de produire d'incroyables photographies de nonnes ayant résisté à la laïcisation de leurs habits, n'a pas caché son étonnement après avoir constaté le « déni » du passé religieux au sein de la population actuelle et la « véhémence » avec laquelle il s'exprime (les deux vocables présentés entre guillemets sont d'elle)².

Afin de montrer l'évolution des mentalités, à défaut de signaler les changements apportés à un programme d'étude demeuré remarquablement blindé contre les influences extérieures tout au long de son existence, l'auteur a divisé son analyse en trois étapes : fin de siècle ; marée montante de la modernité (1920-1945) ; prodrome de la Révolution tranquille.

Comme dans plusieurs triptyques, c'est le panneau central qui est le plus important, le premier étant constitué d'une esquisse rapide eu égard, sans doute, à la faible quantité des textes répertoriés, et le troisième comportant peu de différences par rapport à l'époque antérieure, puisque l'institution du cours classique, forte d'une tradition qui remontait aux humanistes de la Renaissance, résistait à la modernité avec une assurance hautaine qu'on aurait dit

empruntée à l'infailibilité papale. Mal lui en prit, car, faute de s'être adapté à une société en pleine mutation pendant la période de l'après-guerre, particulièrement lors de la phase d'accélération observée à partir de 1960 au Québec, le cours classique, peu après cette date charnière, « a été congédié sans ménagement » (p. 431). Voilà pour le découpage temporel.

Quant à la répartition géographique, si l'on s'en tient à l'espace québécois, non seulement les grands centres urbains de Montréal et de Québec sont-ils bien représentés, mais aussi les régions avec Gaspé et René Lévesque, Rimouski et Gérard Filion, Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Benoît Lacroix, Trois-Rivières et Marcel Trudel, Joliette et Georges-Émile Lapalme, L'Assomption et Guy Rocher, Rigaud et Jean-Pierre Lefebvre, etc. Ottawa n'est pas passée sous silence grâce à Hector Grenon, et l'Ontario figure une seconde fois au recensement par les soins de Jean Éthier-Blais, un ancien du Collège du Sacré-Cœur de Sudbury. Mais l'Acadie n'est pas mentionnée une seule fois, ni non plus l'Ouest canadien. Une autre absence notable : les femmes. Pourtant, Marie Gérin-Lajoie, la première bachelière canadienne-française, diplômée en 1911, a eu de nombreux épigones³. Serait-ce qu'aucune d'entre elles n'a « raconté » son cours classique ?

À propos de Jean Éthier-Blais, il faut dire qu'il hérite de la part du lion dans les citations d'auteurs. S'il est ainsi fréquemment et longuement appelé à la rescousse, ce n'est pas tant à cause de son témoignage plein de reconnaissance et d'empathie pour ses maîtres jésuites, que d'« une écriture élégante et raffinée, aux pages souvent enchanteresses⁴ » (p. 84). Reconnaisant envers son *alma mater*, ce noble fils de l'Ontario français originaire de Sturgeon Falls l'est pour deux raisons essentielles : parce qu'il a conscience d'avoir été choyé en recevant une éducation d'une qualité exceptionnelle dans un environnement à peu près aussi propice à l'épanouissement de la culture française que la topographie de la région, s'apparentant au sol lunaire, l'est pour la végétation en général, et aussi parce que son cours classique ne lui a pas coûté un rond... En effet, grand lauréat du tout premier Concours de français de l'Ontario l'année même de sa fondation par Robert Gauthier, en 1938, il a bénéficié du prix offert par les pères jésuites à l'heureux champion à la fin de ses études secondaires, soit un cours classique complet de huit ans, pension incluse, à leur collège de Sudbury. Lucien Bouchard, l'actuel premier ministre du Québec, n'a pas eu droit au même privilège de l'exemption des frais de scolarité et de pension, mais, provenant d'une famille modeste, il se montre tout aussi reconnaissant envers les pères oblats de Jonquière, qui lui ont permis d'avoir accès à ce tremplin convoité, le seul apte alors à propulser ses diplômés dans l'univers élitiste des professions libérales.

Les témoignages ne sont pas tous laudatifs, tant s'en faut, et l'universitaire, rompu aux exigences des travaux de recherche à caractère scientifique, donne voix au chapitre à tout le monde, mais on le devine sensible à la qualité formelle des textes cités, et tout comme pour Jean Éthier-Blais, c'est sans doute l'enrobage stylistique qui vaut à Noël Pérusse, un pourfendeur du

cours classique devant l'Éternel s'il en est un, de mériter un *accessit* pour le nombre des citations, dans la dernière partie du livre, après André Major, car ses brocards dirigés contre les pères de Sainte-Croix ont valeur d'apophtegme, non pas à cause de leur contenu, mais par le biais de leur formulation digne des épigrammes les plus réussies. À preuve que le cours classique pouvait contribuer à produire des écrivains doués, même parmi ceux-là qui l'avaient pris en aversion.

Le but de l'auteur n'est pas de faire le procès de la vénérable institution, mais bien d'en brosser un portrait qui soit le plus ressemblant possible et, pour y arriver, il entrecoupe les extraits cités de commentaires et d'analyses afin d'en dégager les lignes de force et les constantes, pour mettre en perspective les variantes qui les différencient, avec un aplomb et un à-propos qui ne se démentent jamais. Tout y est évoqué, à commencer par les matières au programme passées en revue les unes après les autres, avec une insistance sur la place dévolue à l'apprentissage du français, du latin et du grec — beaucoup moins de l'anglais — pendant les premières années, une espèce de désert à traverser afin d'avoir accès aux trésors de la littérature française dont l'initiation est confiée à des professeurs mieux préparés, en versification et surtout en belles-lettres et en rhétorique, pour aboutir aux deux dernières années à propos desquelles tous les témoignages sont autant de constats d'échec total des cours de philosophie résolument thomiste dispensés alors. Mais il y a encore le cadre de vie envisagé sous tous ses aspects, avec les contraintes et diktats reliés à ces maisons d'enseignement foncièrement catholiques, indéfectiblement masculines, sans exclure la pratique des sports, la vie culturelle souvent indigente mais néanmoins existante, avec, en complément, l'horaire quotidien détaillé étonnamment identique dans tous les pensionnats.

L'entreprise n'était pas sans risque, car la méthode adoptée aurait pu engendrer un collage de citations disparates sans qu'il en émerge une vision claire de ce que fut le mythique cours classique. C'est tout le contraire qui se produit grâce à la maestria du guide-analyste qui fait émerger de ces témoignages un portrait d'une netteté telle que quiconque ayant fait ses « humanités », en parcourant ces pages, verra apparaître « son » cours classique, jusque dans les menus détails, quel qu'en aient été le lieu ou l'époque, et encore sous la plume d'auteurs qui en parlent avec une qualité littéraire dont le lecteur ne manquera pas de se régaler. Résultat garanti !

On peut cependant regretter que, faute de témoignages peut-être, Claude Corbo n'ait pas donné une dimension canadienne, voire panaméricaine à sa recherche, car une des merveilles de ce programme d'études, c'est qu'il transcendait les frontières et qu'il était dispensé de façon à peu près identique du Collège Saint-Joseph de Memramcook en Acadie jusqu'au Collège Mathieu de Gravelbourg en Saskatchewan, sans oublier les collèges de la Nouvelle-Angleterre, tel celui de l'Assomption à Worcester, pendant sa période bilingue. En somme une espèce de pipe-line continental dans lequel circulait un produit

éducatif homologué et, de ce fait, réversible, les élèves autant que les enseignants ayant ainsi la possibilité de voyager à l'intérieur du système, dans un sens ou dans l'autre, ce qui a permis, par exemple, au Québécois François Hertel de dynamiser l'enseignement au Collège de Sudbury, au Manitobain Placide Gaboury d'occuper un créneau unique dans la vie intellectuelle québécoise, ceux-là parmi tant d'autres.

À ce propos, ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on lit, dans un récit autobiographique non répertorié par l'auteur, ce passage où l'annonceur Henri Bergeron raconte qu'un beau jour le jésuite titulaire de la classe de belles-lettres, au Collège de Saint-Boniface au Manitoba, en entendant le sifflet du train en partance pour Montréal à la gare de Winnipeg, de l'autre côté de la rivière, ne pouvant résister au mal du pays, se mit à pleurer devant son auditoire et murmura, d'une voix étranglée: «Que je voudrais donc être à bord!» Il convient, ici, de rendre hommage à tous ces professeurs, particulièrement à ces exilés de l'intérieur, qui ont œuvré dans l'enseignement, dans le cadre du cours classique notamment, la poutre maîtresse de cette armature ecclésiastique constituée de paroisses, d'écoles, de collèges, de couvents, d'institutions sociales et culturelles sans lesquels les francophones nord-américains auraient eu bien du mal à résister, particulièrement les «hors Québec».

Avant de conclure, je ne peux résister à l'envie de raconter comment j'ai rencontré tout à fait par hasard Claude Corbo à l'occasion d'une balade dans le métro de Montréal, il y a de cela quelques mois. Nous étions dans la même voiture et j'ai tout de suite repéré cette physionomie typée demeurée si méditerranéenne malgré la parfaite intégration du personnage à la société québécoise au fil des générations. Il n'est pas dans mes habitudes d'aborder les célébrités que je croise — les *peoples*, comme on dit maintenant à Paris —, mais comme nous sommes descendus à la même station, je me suis enhardi et je lui ai demandé à quoi il s'occupait, son mandat de recteur de l'UQAM étant terminé. Tout bonnement, il m'a répondu qu'il avait recommencé à donner des cours, y compris au niveau du bac, et qu'il était tout à fait heureux dans ses nouvelles fonctions. Voilà une belle leçon de simplicité et d'«humanité», justement, en particulier pour ceux-là qui se cherchent désespérément une planque après avoir goûté aux blandices de l'administration, parce qu'ils ne veulent pas — ou ne peuvent plus — retourner à l'enseignement.

NOTES

1. Georges Courchesne, ptre, *Nos humanités*, Nicolet, Procure de l'École normale, 1927, 720 p.

2. Ces mots sont tirés du texte qui était reproduit à même la cimaise lors de l'exposition de ses

photographies intitulée «La série des couvents», tenue au Musée d'art de Joliette du 18 octobre 1998

La mémoire du cours classique

au 10 janvier 1999: «Le déni est une chose étrange. [...] J'ai été étonnée par le manque de visibilité du catholicisme et par la véhémence avec laquelle beaucoup de Québécois rejettent leur passé religieux.»

3. Voir Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 118.

4. Jean Éthier-Blais a fait un récit détaillé de son cours classique au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, chaque année constituant autant de chapitres, dans *Le seuil des vingt ans* (Montréal, Leméac, 1992).

5. Le père Bernard Nadeau, après être allé se recomposer une attitude dans sa chambre, revint

devant sa classe et ne se contenta pas de s'excuser, mais leur demanda encore pardon pour les avoir blessés en révélant son sentiment d'appartenance à son coin de pays. Voir Henri Bergeron, *Le Cœur de l'arbre: le bavard récidive*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, p. 45-46.